

XAVIER LÉGER
AVEC BERNARD NICOLAS

MOI, ANCIEN LÉGIONNAIRE DU CHRIST

7 ans dans
une secte
au cœur
de l'Église

Flammarion
DOCUMENT

MOI, ANCIEN LÉGIONNAIRE DU CHRIST

Flammarion
DOCUMENT

À 22 ans, Xavier est abordé par un jeune prêtre. Ce religieux fait partie de la Légion du Christ, une communauté créée en 1941 au Mexique par un prêtre devenu une icône: Marcial Maciel. Séduit autant qu'intrigué, Xavier s'engage.

Il découvre un système bien loin de ce qu'il imaginait, fait d'interdits et d'humiliations. Au terme de sept années de doutes et de souffrance, il parvient à prendre une fuite salvatrice.

Peu de temps après, le scandale éclate: Xavier apprend, consterné, que le fondateur de la Légion, l'homme qu'il avait appris à vénérer, a abusé de plusieurs dizaines d'enfants et d'adolescents.

Aujourd'hui, Xavier Léger décide de prendre la parole et de dénoncer tout ce qu'il a vu et enduré. Il ne veut plus cautionner par un silence complice un système pervers, protégé envers et contre tout par le Vatican depuis plus de soixante-dix ans.

Xavier Léger a vécu sept ans au sein de la Légion.

Bernard Nicolas, journaliste-réalisateur d'investigation, a mené de nombreuses enquêtes et écrit plusieurs ouvrages sur le phénomène sectaire.

Moi, ancien légionnaire du Christ

Xavier Léger
avec Bernard Nicolas

Moi, ancien légionnaire du Christ

7 ans dans une secte au cœur de l'Église

Flammarion

© Flammarion, 2013
978-2-0812-9641-1

*À mon épouse Virginie,
À mes parents Chantal et Patrice,
À mes frères, leurs épouses et leurs enfants.*

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !
parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ;
vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez
pas entrer ceux qui veulent entrer. »

MATTHIEU 23, 13

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre est un témoignage : j'ai essayé, autant que ma mémoire me le permettait, de relater les événements avec exactitude.

Dans ce même souci de vérité, j'ai choisi de ne pas changer les noms des personnes citées, à l'exception de certaines victimes de la Légion du Christ, pour d'évidentes raisons de sécurité, ainsi que de certaines personnes impliquées dans l'Église qui m'ont demandé de préserver leur anonymat.

AVANT-PROPOS

La détonation a eu lieu le 5 février 2009. Ce fut une explosion sourde, comme celle produite par une bombe qu'on a enfouie très profondément dans le sol. Ce jour-là, la Légion du Christ reconnaissait que son fondateur, le père Marcial Maciel, mort l'année précédente, avait eu des comportements indignes de sa condition sacerdotale. En l'occurrence, une relation prolongée avec une femme. L'effet domino commençait.

Dans les semaines et les mois qui suivirent, des révélations, plus scabreuses les unes que les autres, s'enchaînèrent : c'est ainsi que je découvris, médusé, que l'homme que j'avais appris à vénérer comme un demi-Dieu pendant presque sept ans s'était longtemps drogué ; avait abusé sexuellement plusieurs dizaines d'enfants et d'adolescents ; avait entretenu plusieurs maîtresses dans des villas luxueuses avec de l'argent qu'il détournait de sa congrégation ; avait violé ses propres enfants ; était un plagiaire et un faussaire ; n'avait pas hésité à utiliser des méthodes assez radicales pour faire taire ses contradicteurs... La liste vertigineuse des « petites faiblesses » du père Maciel s'est avérée bien lourde pour celui qui était considéré, quelques mois plus tôt, comme l'une des figures les plus en vue au Vatican !

Moi, ancien légionnaire du Christ

La Légion du Christ est en effet une congrégation très influente aujourd'hui dans l'Église catholique : elle y contrôle une bonne partie de l'information, notamment grâce à l'agence de presse Zénit ; elle s'occupe depuis une vingtaine d'années de former les cadres dirigeants des séminaires pour les diocèses du monde entier ; elle possède une centaine d'écoles et d'universités, en Amérique et en Europe, ce qui nourrit l'admiration des autorités romaines ; elle reçoit chaque année dans son centre ultra-moderne de Rome une session de formation pour les nouveaux évêques de l'Église catholique... Bref : l'onde de choc provoquée par une telle révélation risquait d'ébranler tous ces apôtolats prestigieux, et c'est sans doute pourquoi les autorités de l'Église ont mis au point une stratégie abracadabrante pour étouffer le scandale, allant jusqu'à dépêcher une fausse enquête dont les conclusions avaient été, de toute évidence, décidées en amont.

Certains prétendent que c'est un péché que de s'attaquer à l'Église, même quand celle-ci commet des fautes graves. Pour se justifier, ils citent la parabole du bon grain et de l'ivraie, que l'on trouve dans l'Évangile de saint Matthieu : Jésus y enseigne que, sur terre, le bien et le mal sont tellement enchevêtrés qu'il est impossible d'éradiquer le mal sans risquer de détruire le bien au passage, et par là de produire un mal encore plus grand. La justice de Dieu, précise le Christ, n'advient qu'au ciel.

Ainsi, quand les autorités de l'Église se laissent séduire par les discours mensongers de quelques communautés controversées, et se mettent à protéger des criminels et à cautionner des dérives sectaires, il faudrait rester les bras croisés et attendre sagement la justice divine. Mais, surtout, ne jamais – Ô grand Dieu, jamais ! – dénoncer le scandale, car ce serait comme « cracher » sur l'Église, et la jeter en

Avant-propos

pâturer à l'ennemi ! En effet, expliquent ces gens-là, prétextant vouloir faire le bien, on en viendrait à « faire le jeu du démon ».

Mais cette interprétation de l'Évangile de saint Matthieu est fallacieuse. Non seulement je la récuse, mais j'accuse ceux qui la profèrent de ne chercher qu'à justifier leur propre lâcheté. En effet, Jésus donne lui-même l'interprétation de cette parabole¹. Et il apparaît que son propos concerne la justice de Dieu, pas celle des hommes ! Jésus répond à la fameuse question : « Pourquoi Dieu permet-il le mal ? » Si Dieu intervenait à chaque fois que l'homme commet le mal, il s'imposerait à lui à la manière d'un dictateur. L'homme serait ainsi nié dans tout ce qui fait sa dignité, à savoir sa liberté. L'homme, ne pouvant plus faire le mal, ne pourrait plus faire le bien.

Jésus ne nous dispense pas de chercher la justice ici-bas, bien au contraire. Quelques chapitres plus loin, il affirme que : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel². »

Autrement dit, il ne faut jamais renoncer à se battre pour la justice lorsqu'elle est bafouée, à plus forte raison dans l'Église, car le destin du monde suivant est mystérieusement lié à celui qui se joue ici et maintenant.

Cependant, il est vrai que s'il est bon de toujours se battre pour la justice, cette lutte ne doit pas se faire n'importe comment. Il y a des étapes à respecter : « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère. S'il n'écoute pas, prends encore avec toi un ou deux autres, pour que

1. Matthieu 13, 36-43.

2. Matthieu 18, 18.

Moi, ancien légionnaire du Christ

toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à la communauté. Et s'il refuse d'écouter même la communauté, qu'il soit pour toi comme le païen et le publicain¹. ».

Dans l'affaire de la Légion du Christ, toutes les étapes ont été respectées :

Première étape : « Va le trouver et reprends-le, seul à seul. » Combien de membres de la Légion du Christ ont interpellé les dirigeants de la congrégation et les autorités de l'Église ? La liste est longue, très longue. Hélas, ils se sont chaque fois heurtés à un mur, car « la Légion étant une œuvre de Dieu, elle n'a rien à se reprocher ! »... Hélas, le scénario est systématiquement le même : lorsqu'un religieux, un prêtre ou même un supérieur commence à poser des questions, il est mis en quarantaine « parce qu'il a des problèmes psychologiques » ou même exclu de la communauté « pour protéger la charité ». Et je ne parle pas ici d'un ou deux témoignages, mais de plusieurs centaines.

Deuxième étape : « Prends encore avec toi un ou deux autres, pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins. » Puisque les actions isolées ne servaient apparemment à rien, des anciennes victimes de la Légion du Christ ont commencé à former des réseaux et à agir auprès des institutions ecclésiales. Des prêtres et même quelques évêques ont soutenu leurs démarches, interpellant la Légion et les autorités vaticanes au sujet des nombreux délits commis au sein de la congrégation. Mais, encore une fois, cela n'a jamais abouti qu'à des fins de non-recevoir. Pire, l'un de ces réseaux, l'association ReGAIN, s'est vue attaquée en justice par la Légion du Christ... au moment même où cette dernière négociait dans l'obscurité avec les enfants du père Maciel ! À vrai

1. Matthieu 18, 15-17.

Avant-propos

dire, les seuls qui ont fini par être un peu écoutés, ce sont les victimes du père Maciel après vingt ou trente ans à prêcher dans le désert ! Re-hélas : ils ont été écoutés d'une oreille distraite par une Église qui avait manifestement décidé par avance que ces témoignages, bien qu'accablants, ne remettraient pas en cause le fonctionnement de la Légion du Christ.

La dernière étape préconisée consiste à faire appel à la communauté. Cette crise affectant à plus ou moins long terme toute l'Église catholique, c'est à l'ensemble de la communauté chrétienne que nous devons nous adresser. Or, le seul moyen de se faire entendre par la communauté catholique, c'était de médiatiser l'affaire... Mais voilà que les médias catholiques semblent, depuis quelque temps, avoir décidé de passer mystérieusement sous silence les informations négatives concernant la Légion du Christ.

Comment faire, alors, pour alerter la communauté catholique ? Comment lui expliquer les dysfonctionnements extrêmement complexes qu'on trouve dans cette communauté, aux apparences tellement trompeuses ? Comment tirer une sonnette d'alarme qui n'existe pas ?

J'en étais à ce stade de ma réflexion quand, par un hasard tout providentiel, un journaliste spécialisé dans le décryptage du phénomène sectaire, Bernard Nicolas, est venu à ma rencontre après avoir découvert le blog que j'anime sur la Toile. Je lui ai évoqué mon désir d'écrire un livre, ainsi que ma perplexité devant un tel projet, et il m'a proposé de m'aider. Je me suis rapidement rendu compte que c'était une chance inouïe, et sans doute la meilleure configuration possible : Bernard ayant un regard extérieur, une plume de journaliste expérimenté et cette recherche presque obsessionnelle d'objectivité. Ce travail exigeant m'a obligé à revenir sur mon passé, à en faire une relecture,

Moi, ancien légionnaire du Christ

à y reconnaître mes propres erreurs. En fait, je crois l'avoir vécu comme une thérapie et une ultime libération.

Même si dans ce livre je propose une critique de l'ensemble du système légionnaire, je ne me pose pas en donneur de leçons. Car ce système, il fut un temps où je le cautionnais et le défendais. Le venin spirituel de cette congrégation a coulé dans mes veines pendant de nombreuses années. Il y a encore dix ans, si l'on m'avait demandé de donner ma vie pour protéger la Légion du Christ ou le père Maciel, je l'aurais fait sans sourciller.

Mais un proverbe latin dit que si l'erreur est humaine, l'obstination dans l'erreur est diabolique. Après avoir compris que je m'étais trompé, je ne pouvais plus défendre, ni cautionner par un silence complice un système aussi pervers. J'ai compris que je n'avais moralement pas le droit de me taire.

En parlant, je m'aventure dans une lutte contre un colosse qui a l'habitude de piétiner tous ceux qui le critiquent. Je sais que les légionnaires feront courir des bruits sur moi, diront que je cherche à me venger, que je diffuse des calomnies, que je suis un peu dérangé. Mais ce ne sera pas une surprise : ils ont joué à ce jeu pendant soixante-dix ans contre les victimes du père Maciel.

Quant à moi, cela n'a plus grande importance. Tout ce que je voulais, c'était pouvoir me regarder dans une glace et m'endormir la conscience tranquille.

Cela n'a pas de prix.

Chapitre I

JE VEUX ÊTRE PRÊTRE

Prêtre... Ma vocation est née sur une route départementale. J'avais dix ans.

Maman, comme tous les soirs, vient nous récupérer après l'école ; nous, c'est-à-dire Guillaume, mon grand frère, Alexandre, mon meilleur ami, et moi. Alors que notre gros 4x4 bleu marine dépasse le centre culturel d'Ablon-sur-Seine, chacun y va de son « moi, quand je serai grand »... Guillaume dit qu'il sera astronome et Alexandre, biologiste. Et moi de lancer comme une évidence : « Eh bien, moi, je veux être prêtre ! » Aussitôt, je deviens écarlate, honteux d'avoir révélé quelque chose de beaucoup trop intime pour être partagé. J'ai oublié la réaction de mon frère et de mon copain, mais pas celle de Maman qui, sans se démonter, me répond avec douceur : « Xavier, si tu veux devenir prêtre, il faudra que tu ailles au séminaire. Mais on verra cela plus tard... Tu as le temps d'y réfléchir. »

*

J'ai eu la chance de naître dans une famille merveilleuse et unie. C'est un authentique privilège.

Mon père, troisième de cinq enfants, est architecte et peintre. Il voit le jour à la Libération, en janvier 1945, et

Moi, ancien légionnaire du Christ

est baptisé Patrice, en mémoire de l'oncle Yves, figure de la Résistance, connu sous ses pseudonymes de « Pat » et de « l'Évêque », et tué quelques mois plus tôt par des militaires français à la solde de la Gestapo – il recevra à titre posthume la décoration de Compagnon de la libération. Son grand-père et son père étant chirurgiens, le chemin de vie semble tout tracé pour mon père... Pourtant, entre le bistouri et la table à dessin, il choisira la seconde, rompant ainsi avec la tradition familiale. Sa mère le confortera, en usant d'un argument imparable : « Mieux vaut un bon architecte qu'un mauvais toubib ! » Avec sa bénédiction, il filera s'inscrire aux Beaux-Arts.

Chantal, ma mère, vient d'une famille de grands bourgeois marquée par la figure de son grand-père, Jean Le Duc, qui a dirigé les cinémas Gaumont pendant plusieurs décennies. La venue au monde de ma mère sera si compliquée qu'elle restera fille unique. Un drame dont je comprends encore mal toute la profondeur ; je sais simplement qu'il s'agit d'un sujet tabou dans notre famille. Écrasé par un père tout-puissant et une femme acariâtre, son père, Yves, tombe en dépression et plonge peu à peu dans la folie. Il se tirera une balle dans la bouche. Ma grand-mère, Geneviève, sombre alors à son tour ; la solitude et la honte ne la quitteront plus jusqu'à la fin de ses jours. Je n'ai connu qu'une femme en souffrance, dure, jalouse, parfois cruelle, reprochant presque à mes parents leur bonheur. Plus tard, j'ai compris à quel point elle avait été malheureuse. J'ai appris à l'aimer... J'ai oublié ses caprices et cette manière bien à elle de tenter de déclencher la guerre entre mon père et ma mère.

Mes parents se rencontrent grâce à des amis. Ils emménagent à Ablon-sur-Seine, dans une petite maison adjacente à celle de ma grand-mère paternelle. Mon père va

Je veux être prêtre

subir de plein fouet la crise qui frappe l'immobilier dans les années quatre-vingt. Rien ne lui sera épargné, et il devra se battre pour faire vivre sa famille. Humanistes, mon père et ma mère nous ont transmis les valeurs de respect et d'intégrité ; sans grand discours, simplement par l'exemple, par l'amour qu'ils nous donnent. Ce n'est que bien plus tard que je me rendrai compte de l'attention extraordinaire, et toujours discrète, qu'ils ont portée sur moi.

*

Quand j'arrive en CM2, je quitte l'école communale d'Ablon pour rejoindre, avec mon grand frère, le grand établissement catholique de la région, Saint-Charles d'Athis-Mons, un centre immense qui accueille plusieurs milliers d'élèves venant de toute la région. Ses bâtiments, importants, surplombent les berges de la Seine. Mon père et mes deux oncles y ont également fait leur scolarité, quelques décennies plus tôt, et un vieux professeur, l'aumônier de l'établissement, se souvient encore d'eux. Ce vieux prêtre un peu bizarre est la risée de tous : il se teint les cheveux et tente maladroitement de cacher sa calvitie en rabattant ses derniers cheveux trop longs sur son crâne dégarni. Je ne suis jamais parvenu à épouser l'ironie mordante de mes camarades à son sujet.

J'intègre l'établissement et, très rapidement, des copains m'invitent à rejoindre la manécanterie, une chorale composée uniquement de voix masculines. La salle où se réunit la chorale est très excentrée par rapport au reste de l'école. Je l'avoue : je m'ennuie allègrement en classe ; chanter est un plaisir et me permet de m'échapper un peu. Nous répétons pratiquement tous les jours car nous nous produisons

Moi, ancien légionnaire du Christ

en public. Je me revois encore en tournée, portant fièrement l'uniforme du choriste : chemise blanche, pull en V et short bleu marine. Les chants sacrés, magnifiques, font l'essentiel de notre répertoire : messe de minuit de Charpentier, *Hymne à la nuit* de Rameau, *Ave Verum Corpus* de Mozart.

À côté de la manécanterie, je fais du sport, en dilettante, du piano, en paresseux, et pratique les jeux vidéo, en passionné. S'ils ne sont pas bigots, mes parents attachent de l'importance à nous transmettre les valeurs religieuses. Le dimanche, nous allons souvent à l'église, sans que ce soit pour autant une obligation. Pendant les vacances, il m'arrive même de servir la messe. De mes premiers cours de catéchisme, je ne garde que peu de souvenirs. Nous sommes au milieu des années quatre-vingt et, dans l'élan des réformes apportées par le concile Vatican II, l'église locale cherche, parfois au prix de quelques tâtonnements et maladresses, de nouvelles façons d'aborder la foi.

Chez nous, j'ai dû relire cent fois une bande dessinée en deux volumes, qui raconte la vie de Jésus ; je revois encore aujourd'hui certaines images : le paralytique qui est descendu par le toit de la maison de Pierre, la Transfiguration, le passage où Jésus marche sur les eaux... Je reste parfois des heures, enfermé dans ma chambre, méditant sur tout cela. Ce Jésus, je l'aime passionnément, et je crois en lui.

Au moment où mes parents font construire dans le Morbihan une belle maison que papa a dessinée, ma grand-mère maternelle achète un appartement en Haute-Savoie, sur le flanc de la montagne... Si bien que nous partageons ensuite toutes nos vacances entre ces deux sites paradisiaques. Un privilège, encore un, que je ne mesure absolument pas à l'époque.

Je veux être prêtre

Comme l'école m'ennuie profondément, j'attends avec impatience le moment de rejoindre notre petite île, pour aller pêcher le bar à la fraîche sur les plages caillouteuses et difficiles d'accès de la pointe de Brannec, patauger dans les zones vaseuses du Trech que la marée basse découvre, à la recherche de quelques bigorneaux, huîtres ou palourdes, ou franchir avec mon frère en catamaran les célèbres courants de la Jument. Des plaisirs passagers pour le timide émotif que je suis.

De cette période, je n'ai qu'un seul regret, celui d'avoir manqué de points de repère, d'un discours affirmé sur le sens de nos actions et de la vie elle-même. Il y avait comme une dichotomie entre les intuitions spirituelles, qui bouillonnaient dans le fond de mon cœur, et la réalité de mon existence quotidienne. Cette absence de réponse à des questions essentielles sur le sens de ma vie va progressivement devenir une souffrance. Un peu comme un chien qui instinctivement bloque ses pattes quand on le tire par la peau du cou, je vais devenir de plus en plus réfractaire au verbe « devoir ». Tout ce qui m'est imposé – même le meilleur – provoque en moi une sorte de répulsion naturelle. Est-ce de l'orgueil mal placé ? Je ne le crois pas. La vie mondaine, le spectacle du monde, tout ce que je découvre dans l'univers des hommes avec mon regard d'enfant, n'est qu'apparence et ne me donne guère envie.

À quatorze ans, je reçois le sacrement de la confirmation. Je ne garde que très peu de souvenirs de cette cérémonie et de la retraite de préparation qui l'a précédée. Néanmoins, je crois que ce sacrement a été le dernier moment de ferveur de mon enfance, avant les bouleversements qui vont suivre. Au cours de la retraite, les catéchistes nous ont demandé d'écrire une sorte de lettre à Jésus, comme un engagement pour la suite de notre vie.

Moi, ancien légionnaire du Christ

Ces petits mots doivent être ensuite brûlés symboliquement le jour de la confirmation. Je me souviens clairement d'avoir pris la feuille et d'avoir écrit : « Seigneur, fais qu'un jour je sois prêtre. »

Chapitre II

JIM MORRISON, MON AUTRE DIEU

Certains traversent l'adolescence sans trop de difficultés. Ce ne sera pas mon cas. Toutes les contradictions que je ressens depuis mon enfance, cette réalité qui se donne ou s'impose à moi sans que je puisse en comprendre le sens, finissent par m'exaspérer et vont être le ferment d'une révolte que je vais porter jusqu'à la fin de mes études secondaires. Rien ne vient étancher ma soif de liberté, de cohérence et de réponses à mes angoisses existentielles. Le Dieu, celui qui avait attiré l'enfant que j'avais été, semble cloisonné en un lieu et à des horaires. Un Dieu inaccessible.

J'ai pourtant près de moi des parents bons et attentionnés, une famille unie, mais j'aspire à autre chose, au-delà de ce que j'apprends tous les jours et du confort ouaté que l'on m'offre. J'ai quatorze ans. Mon corps change, ma voix aussi, et je dois quitter la chorale. Mon nouveau groupe de copains ayant d'autres références que le chant sacré va m'initier à la chanson paillardes et aux vapeurs d'alcool.

C'est cette même année que je découvre celui qui va devenir mon autre dieu : Jim Morrison. Le film qu'Oliver Stone a consacré au chanteur des Doors va marquer le début d'une relation hypnotique entre Jim et moi. Révolté,

Moi, ancien légionnaire du Christ

ténébreux, angoissé, je suis comme lui, je suis lui. Sa musique, sa voix chaude et sa gueule d'ange semblent être le meilleur rempart pour faire face à ses démons ; je me tais, je le regarde et je l'écoute. Adieu le Jésus de mon enfance, j'ai retrouvé une idole de substitution. La dimension christique du film d'Oliver Stone va percuter de plein fouet l'adolescent que je suis ; le trip au LSD mis à part, je m'identifie totalement à cette star révoltée contre les autorités morales de son époque, et qui montre la voie du salut par la poésie, le rock et la drogue.

Ma révolution intérieure a pour conséquence directe de rejeter le système éducatif dans son ensemble. Élève resté dans le rang jusqu'ici, j'arrête de travailler, mes résultats s'effondrent et mon passage en seconde devient problématique. Mon corps s'éveille également, avec une violence insoupçonnée. Je commence à regarder avec désir les filles de ma classe qui ont, elles aussi, beaucoup changé. Je découvre un peu seul le feu de pulsions irrépessibles qui génèrent en moi des fantasmes érotiques. Mes talents en dessin se mettent au service de mon imagination lubrique d'adolescent, ce qui me vaut très vite le respect et l'admiration de mes pairs.

*

À la fin de l'année 1992, mes parents déménagent pour l'Ouest parisien. Ma mère m'inscrit au lycée de Notre-Dame-du-Grandchamp, qui m'accepte à condition que je redouble ma seconde. Hélas, changer d'école ne suffira pas à résoudre mes problèmes existentiels. Je suis peu à peu devenu un adolescent triste ; un monde absurde s'impose à moi sans que je puisse en comprendre le fonctionnement ni la finalité ultime. Tant d'autres ont traversé ce temps du doute, ce questionnement sur l'intérêt à vivre, que mon

Jim Morrison, mon autre Dieu

adolescence peut sembler banale ; elle l'eût été plus encore si, comme beaucoup, j'avais choisi de mourir. Mais si je comprends celles et ceux qui ont emprunté cette voie ultime, l'idée du suicide m'est étrangère ; je préfère le combat, si douloureux soit-il. Ma mère qui, à l'époque, a de plus en plus de mal à gérer son stress face à un fils imprévisible en sera la première victime.

Par un heureux hasard, je parviens jusqu'en terminale, en ayant pourtant zappé la plupart des matières. Et là, miracle, je découvre la philosophie. Comme souvent, c'est une rencontre qui change une vie. Pour moi, ce sera monsieur Savoureux, le bien nommé, mon professeur de philo ! Il arrive dans la classe les mains dans les poches, et là, c'est le show qui débute. Balayant les principes du cours magistral, il nous présente les grands courants philosophiques comme un drame, qu'il semble vivre devant nous.

Ses cours répondent enfin à mes inquiétudes vitales. Ma pensée reste certes confuse et bouillonnante, mais ma passion est telle que je dévore la plupart des ouvrages auxquels notre bon professeur fait référence, au détriment hélas des autres disciplines. L'épreuve finale du baccalauréat approchant, je ne me sens pas prêt du tout. Excepté le sport et la philo, c'est une catastrophe annoncée ! Je m'en veux d'avoir autant négligé mes autres cours car, pour la première fois de ma vie, j'entrevois mon salut. C'est la philosophie qui me l'offre.

Signe du destin, je reçois un peu par hasard une invitation pour les journées « Portes ouvertes » d'une école réputée : l'Institut de philosophie comparée, dite IPC. Je me souviens avoir été frappé par la devise gravée sur le frontispice de cette école située dans le 14^e arrondissement de Paris : « *Tradere veritatem contemplatam* » : « transmettre la vérité contemplée ». J'y vois un bon augure. Des étudiants

Moi, ancien légionnaire du Christ

souriants assurent l'accueil ; je m'installe dans le petit auditorium pour écouter la conférence du doyen de la faculté, monsieur André Clément.

Je suis immédiatement séduit par ce vieux professeur au visage rayonnant de douceur. À mots choisis, il nous expose les raisons qui l'ont conduit, au lendemain des événements de mai 1968, à fonder cet institut avec un certain nombre de collègues. Son but premier a été de faire revivre en France une tradition philosophique peut-être un peu oubliée, qu'on qualifie parfois d'école réaliste, et dont les deux penseurs les plus fameux sont Aristote et saint Thomas d'Aquin. Il nous explique aussi l'importance de la formation philosophique dans un monde déboussolé ; selon lui, la philosophie ne doit pas être un art d'initiés, une discipline réservée à une caste de dépositaires du savoir, dont les grands discours les éloignent des réalités sociales et politiques. Les hommes sont naturellement portés vers le questionnement et l'IPC s'engage à nous offrir les réponses. Je bois ses paroles qui apaisent dans l'instant mes angoisses métaphysiques. Je repars chez moi convaincu et, le soir même, j'annonce à mes parents que je veux intégrer cette école de philosophie. Seule difficulté, mais de taille : auparavant, il me faut décrocher le bac.

Le challenge étant fixé, je vais en quelques semaines ingurgiter tout ce que j'ai vomi durant l'année, à savoir les maths et la physique. Par chance, cette année-là, les épreuves scientifiques sont exceptionnellement faciles ; j'en sors assez confiant : un sentiment que je ne me connaissais pas !

Pour la philo, sur laquelle je compte beaucoup, je prends des risques en choisissant le commentaire de texte, auquel toute l'année j'avais préféré les dissertations. Mais un texte d'Aristote sur la vertu et la responsabilité m'attire

irrésistiblement. Le *Petit Traité des Grandes Vertus*, d'André Comte-Sponville, philosophe à la mode, que j'ai lu quelques semaines avant l'examen, m'aidera à étayer mon commentaire.

Ma mère m'accompagne le jour des résultats ; elle est dans un état de nerfs indescriptible même si elle s'est préparée à l'éventualité de l'échec ; elle est sur le point de craquer lorsqu'elle croise dans la cour de l'établissement une jeune fille effondrée dans les bras de sa mère... Je me prépare au pire en me disant : « Ça, c'est moi dans cinq minutes... » Arrivé devant les panneaux d'affichage, je me dirige vers la liste des reçus sans mention alors que ma mère, plus lucide, a choisi celle des élèves en rattrapage. Je n'apparais ni dans l'une ni dans l'autre. Par acquit de conscience, je jette un œil sur la liste des mentions assez bien, bien, puis très bien ; pas de Léger. Il ne reste plus qu'une seule liste : les recalés purs et durs. Et je n'y suis pas non plus !

Que faire sinon relire attentivement toutes les listes, une par une ? Recherche vaine et angoisse à son comble. Mes résultats sont-ils si mauvais que mon nom ne mérite même pas d'être inscrit sur ces murs ? C'est en tremblant que je me dirige vers le bureau des résultats. Je ne suis pas le seul dans ce cas et je dois attendre mon tour, ma mère à mes côtés, de plus en plus livide. La responsable du bureau se rend bien compte de notre état et cherche fiévreusement mon dossier, en vain. Puis soudain, elle m'annonce : « Je l'ai ! Votre dossier était accroché à un autre. Vous avez la mention assez bien. »

En l'espace de quelques secondes, j'ai l'impression que le monde s'est arrêté de tourner et je me retiens de chanter le *Gloria in Excelsis Deo*. C'est incroyable. Je l'ai ! Je l'ai ! Je tiens le passeport pour la liberté... de choisir mes futures études. Je reste incrédule en lisant le détail de mes

Moi, ancien légionnaire du Christ

résultats : un 13 inespéré en mathématiques, un 11 aussi miraculeux en physique et un 18 en philosophie. Ma mère est dans un état proche de l'hystérie. Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'on se mette ensemble à valser dans la cour. Pas le genre de la maison...

Chapitre III

LE GÉNIE DE THOMAS D'AQUIN

Fondé par des laïcs, l'IPC n'est pas une œuvre d'Église. Cependant, je m'aperçois très vite que l'établissement est d'inspiration catholique, attachée à des courants plutôt traditionnels. Mais cette catholicité affichée sans complexe ne me gêne pas, dans la mesure où, d'une part, je suis à peu près sorti de ma crise d'adolescence, et, d'autre part, je commence à ressentir le besoin de me réconcilier avec la foi. La grande majorité des étudiants est issue de milieux catholiques très fervents. Pour ma part, mes connaissances religieuses très rudimentaires sont loin derrière moi.

Les deux premières années dans cette école vont surtout me servir à remettre de l'ordre dans mes idées. L'adolescence a provoqué en moi une certaine confusion intellectuelle ; le cheval sauvage a désormais besoin d'être débourré.

Les cours ne ressemblent plus du tout à ceux, enflammés, de mon professeur de terminale. Nous faisons nos gammes, entrant pas à pas dans les œuvres de Platon, d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin. Un travail aride et exigeant. Complétés par des travaux pratiques, les cours me font prendre conscience de la responsabilité du philosophe à l'égard d'une vérité qui le dépasse toujours, qu'il ne peut jamais maîtriser complètement, mais qu'il ne doit

Moi, ancien légionnaire du Christ

jamais trahir, ni se lasser de chercher et de servir. Je prends conscience du poids et des dangers des discours humains, trop souvent enclins à défendre leurs intérêts particuliers en se justifiant derrière des argumentations fallacieuses. Je me souviendrai de ces cours quelques années plus tard dans mon travail de décryptage du double discours de la Légion du Christ. Si, aujourd'hui, je dénonce les aberrations légionnaires, ainsi que les excès d'une certaine culture catholique trop identitaire, c'est sans aucun doute grâce à cette première formation intellectuelle.

Sur les questions morales et politiques, l'IPC suit scrupuleusement l'enseignement de l'Église. On accuse souvent, pas toujours à tort, ce milieu intellectuel catholique d'être réactionnaire et d'avoir un discours idéologisé sur les questions morales. Personnellement, je n'ai aucun complexe à dire que je suis héritier de la tradition thomiste, bien que j'aie conquis mon indépendance sur un certain nombre de sujets. À mes yeux, tout est une question de perspectives et je refuse de jeter à la poubelle le génie de Thomas d'Aquin, notamment la richesse incomparable de sa pensée métaphysique. Je dénonce également vivement ceux qui se servent de sa doctrine pour défendre une pensée figée et indépassable, en se servant de lui comme d'un argument d'autorité ultime. Ces gens-là, je crois, n'ont simplement pas compris son génie, dont certaines réflexions sont inévitablement liées à son époque et à sa culture monastique.

*

Quand je découvre Thomas d'Aquin, j'ai dix-huit ans et je suis intenable. Je viens de vivre un échec amoureux cuisant, qui me fait terriblement souffrir. J'habite dans une petite chambre de bonne, située juste au-dessus de chez

Le génie de Thomas d'Aquin

ma grand-mère maternelle ; l'isolement est total. En quittant le lycée, j'ai laissé derrière moi mes meilleurs amis. Bref, je me retrouve pris au piège des passions humaines que je n'arrive pas à contrôler. Je me sens décousu intérieurement, en porte-à-faux à l'égard des enseignements pointilleux sur les questions morales que je reçois par ailleurs ; les pulsions de mon corps de jeune adulte éveillent en moi une multitude de désirs impurs, pour ne pas dire obscènes. Cette dualité, ces frustrations, que je vis comme un drame personnel me conduisent à porter un regard de plus en plus dur sur le monde qui m'entoure. Sans m'en rendre compte, je sombre dans une forme de manichéisme, condamnant sans ambages cette société de brutes, à la culture relativiste et au pansexualisme agressif. Certains amis et proches s'inquiètent, estimant que je deviens « dur et arrogant, bref insupportable ». Inconsciemment, j'amorce ce que les psychologues appellent un clivage, nourrissant une sorte de névrose à l'égard de la société, ne supportant pas son imperfection et refusant donc de l'accepter comme telle.

Cette période sombre de ma vie va cependant être marquée par des rencontres parfois salutaires. C'est ainsi que je fais la connaissance d'un certain Pilou, un soir d'hiver, au cours d'une fête scout. Je m'apprête à partir quand il s'approche, souriant. Les métros sont en grève, je suis condamné à rentrer à pied ; une bonne heure de marche dans le froid. Pilou a une voiture, il doit aussi quitter la fête et propose de me raccompagner. Il m'apprend qu'il est issu d'une famille de protestants réformés, originaire d'un petit village suisse perché sur les coteaux rocaillieux du lac Léman.

Pilou a plus de vingt ans de plus que moi, mais nous sommes très vite devenus amis. Cet homme m'a simplement touché, par sa gentillesse et sa générosité. Il a perçu

Moi, ancien légionnaire du Christ

mon mal-être et semble être arrivé dans ma vie comme un ange gardien, m'appelant très souvent, pour prendre des nouvelles, me remonter le moral ou m'inviter à une fondue lors de son prochain passage à Paris. J'apprendrai des années plus tard, de sa bouche, que Pilou est homosexuel. Une homosexualité qu'il a portée comme une croix et contre laquelle il s'est battu toute sa vie. En vain ; il ne l'a finalement acceptée qu'à cinquante ans.

La fin de ma deuxième année approche et je suis épuisé ; las de constater sans pouvoir réagir qu'à part ma petite personne rien ne m'intéresse. Un peu comme Phil Connors, dans le film *Un jour sans fin*, je suis au fond du trou ; je ne trouve toujours pas de sens à ma vie alors que les étudiants qui m'entourent sont engagés dans leur foi. Leur dynamisme et leur joie de vivre m'émerveillent. « Pourquoi ces garçons et ces filles sont-ils heureux, alors que, moi, je ne le suis pas ? » Cette question lancinante me taraude et m'empêche de vivre.

C'est le père Humbrecht, un dominicain à l'envergure intellectuelle impressionnante, intervenant en théologie à l'IPC, qui va me donner les clés. Il m'écoute attentivement, découvre que je ne vais jamais à la messe, que je n'ai pas d'accompagnateur spirituel et que, en dehors de mes études, je n'ai aucune autre activité : « Le dimanche, c'est le jour du Seigneur et tu n'as pas le droit de rater la messe... Tu as besoin d'un accompagnateur. Choisis un prêtre et, s'il ne te convient pas, tu en changeras. Et puis arrête de te morfondre et cherche une activité à travers laquelle tu pourras sortir un peu de ta bulle. Va distribuer des repas à des malheureux, fais de l'alphabétisation, ou donne de ton temps à des plus petits. Bref, occupe-toi un peu de ton prochain. » J'hésite un peu mais les mots du dominicain résonnent tant en moi que je décide de réagir. Et bien m'en prend...

Le génie de Thomas d'Aquin

Je suis donc ses conseils : je commence par encadrer une meute de louveteaux dans le 16^e arrondissement. Et c'est ainsi que je deviens « assistant » à la « V^e nautique Paris ». Vers la fin de l'année scolaire, pour la première fois de ma vie, je demande à un prêtre de m'accompagner. Pour la messe, c'est toutefois un peu plus difficile ; je ne reviens pratiquement plus chez mes parents et, dans Paris, je suis le plus souvent très seul le dimanche.

La révolution arrivera plus tard. Elle prendra l'apparence d'un carême décalé. Tout commence le 1^{er} juillet 1997. Une force étrange, que j'ai encore du mal à m'expliquer, me pousse à prier, tous les jours, pendant une demi-heure. Je ne sais pas prier alors je lis un manuel d'oraisons méditatives sur la Passion du Christ. Je ne fume plus, je lis des ouvrages de spiritualité, des témoignages, et des biographies de saints : je suis incollable sur saint François d'Assise ou sur Charles de Foucauld. Je me mets également à jeûner, et au pain et à l'eau, deux fois par semaine.

Ce genre de pénitence peut paraître ridicule ou appartenant à une autre époque, et pourtant je me rends compte que ces petites privations m'aident beaucoup. En fait, c'est la première fois de ma vie que je me prive ainsi, gratuitement. Puisque j'arrête de me regarder le nombril, il est plus facile de me tourner vers le bon Dieu et, très rapidement, la prière me met en joie. Je ne vis plus ces moments comme un effort ou un devoir, mais comme des rencontres. J'ai l'impression que quelque chose tambourine, de plus en plus fort, au fond de mon cœur.

*

Le début de l'été marque pour moi le début d'un premier sacerdoce : je suis une formation de chef scout en

Moi, ancien légionnaire du Christ

urgence, car les autres chefs de la meute, voulant suspendre leur engagement, m'ont demandé d'en reprendre la direction. Je n'ai jamais pratiqué le scoutisme de ma vie mais, après trois mois seulement, je deviens chef de meute. Cet été-là, Paris se prépare à la venue du pape Jean-Paul II, à l'occasion des JMJ, les célèbres Journées mondiales de la jeunesse. Agoraphobe indécrottable, je n'ai pas du tout l'intention d'y participer. Avec mon ami Pilou, nous devons d'ailleurs passer l'été au Québec, chez sa cousine qui habite à Montréal ; je suis en charge de l'achat des billets d'avion. Mais je tarde un peu, si bien que les billets de retour, prévus pour la fin du mois d'août, sont hors de prix. Les tarifs les moins élevés nous obligent à rentrer beaucoup plus tôt, vers le 16 ou 17 août. Je sais Pilou très engagé dans le dialogue œcuménique, et qu'il est le premier à m'encourager à vivre ma foi. Je lui lance alors : « Finalement, pourquoi n'irions-nous pas ensemble à ce grand rassemblement autour du pape ? » Pilou le protestant a toujours nourri une grande sympathie à l'égard de l'Église catholique, et il accepte, malgré son âge, de m'accompagner aux JMJ.

J'entre rapidement en contact avec un groupe qui va se préparer à la venue du pape et de milliers de jeunes venus du monde entier. L'ambiance est chaleureuse, fervente comme si chacun sentait qu'un événement très important allait survenir. Alors que je prépare des peintures pour un chemin de croix, une jeune paroissienne m'interpelle en me regardant droit dans les yeux : « Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que tu vas vivre quelque chose de très fort, toi, au cours de ce rassemblement. »

Vers la mi-juillet, je pars avec Pilou au Canada. Un inoubliable périple qui débute par Montréal, avec ses grands buildings, la rue Saint-Denis, le mont Royal, l'oratoire Saint-Joseph. Puis ce sera la ville de Québec, la

Le génie de Thomas d'Aquin

Gaspésie, l'Ontario, où je reste pantois devant l'une des plus grandes merveilles de la nature, les chutes du Niagara. Le dépaysement est total : nous dormons sous la tente et la beauté des paysages me transporte loin du Paris morose qui fait mon quotidien et ça me fait un bien fou. Le jour du retour est proche. J'ignore alors encore que j'ai rendez-vous avec Jésus.

Moi, ancien légionnaire du Christ

CHAPITRE XX. La visite d'un clown triste	157
CHAPITRE XXI. Un an aux États-Unis	167
CHAPITRE XXII. Une succession de crises	175
CHAPITRE XXIII. La fin du voyage	181
CHAPITRE XXIV. Recherche de fonds sous la canicule	187
CHAPITRE XXV. Molitor	191
CHAPITRE XXVI. Le grand ami de <i>Nuestro Padre</i>	199
CHAPITRE XXVII. D'un problème de conscience à l'autre.....	203
CHAPITRE XXVIII. À bout de souffle.....	211
CHAPITRE XXIX. <i>El Fracasado</i>	221
CHAPITRE XXX. Retour au monde	235
CHAPITRE XXXI. Le Bon Conseil	245
CHAPITRE XXXII. Maison Saint-Augustin.....	251
CHAPITRE XXXIII. Électrochoc	263
CHAPITRE XXXIV. Les faiblesses du bon père Maciel...	273
CHAPITRE XXXV. Rompre le silence	283
CHAPITRE XXXVI. Salauds de victimes	305
CHAPITRE XXXVII. Rien n'a changé	323
<i>Épilogue</i>	329
<i>Lettre au pape François</i>	331
<i>Remerciements</i>	339
<i>Chronologie</i> <i>La face cachée du père Maciel</i>	341

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000393.N001
Dépôt légal : septembre 2013